

Benoît de L'Estoile

Novembre 2007

## L'anthropologie après les musées ?

Notes pour la Table Ronde « Musées d'ethnologie et pratiques de l'ethnologie », dans le cadre de la préparation des Assises de l'ethnologie et de l'anthropologie<sup>1</sup>

Mon titre, un peu provocateur dans le cadre de cette table-ronde, veut nous inviter à la fois à prendre acte d'une transformation irréversible dans le rapport entre anthropologie et musées, et en même temps ouvrir quelques pistes de réflexion. Pour être bref, et au risque de simplifier un propos que j'ai développé ailleurs, j'évoquerai deux points.

Le premier est un constat : la fermeture des deux musées qui furent conçus dans les années 1930 pour être le cœur d'une nouvelle discipline, l'ethnologie, (au sens de Rivet, c'est-à-dire regroupant ethnographie, préhistoire et anthropologie physique), n'est pas un simple épiphénomène, mais marque le fait qu'une page a été tournée. Que signifie ce tournant ? C'est déjà la question que nous posions en ouverture du numéro de *Critique* consacré aux *Frontières de l'anthropologie*, qui interrogeait quelques unes des transformations de la discipline<sup>2</sup>. C'est ce à quoi j'ai tenté de répondre dans un ouvrage récent, qui revient sur la trajectoire de la discipline en France, de l'inauguration triomphale en 1938 du « plus moderne musée du monde », le Musée de l'Homme, à celle du Musée du quai Branly, en proposant une anthropologie du musée et de la « mise en ordre du monde » qu'il effectue<sup>3</sup>.

Ce constat n'est qu'un préalable : il n'est pas un constat de décès, mais ouvre la voie, en tenant compte des transformations dans la pratique de l'anthropologie et les divers contextes où elle s'effectue, à une recomposition des rapports entre anthropologues et musées. L'intérêt de revenir sur le lien qui fut constitutif entre musée et ethnologie, à un moment où beaucoup d'anthropologues s'interrogent sur l'identité et l'avenir de leur discipline en France<sup>4</sup>, n'est ni de cultiver la nostalgie d'un âge d'or mythique, ni de faire l'inventaire des occasions

---

<sup>1</sup> A la demande de plusieurs participants à la Table ronde, je mets ces notes à disposition de la réflexion pour les Assises, en dépit de leur caractère sommaire, et de l'absence de bibliographie qu'on trouvera dans mes autres publications mentionnées ici. Mes formulations ont un caractère provisoire. Je suis preneur de toutes remarques permettant de les améliorer.

<sup>2</sup> de l'Estoile, B., Naepels, M., 2004, *Frontières de l'anthropologie. Critique*. Minuit, n°680-681.

<sup>3</sup> *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, Flammarion, Paris, 2007. Pour un résumé de cette trajectoire historique, cf. « Le Musée de l'Homme, laboratoire de l'ethnologie française, 1938-2003 », in Christian Jacob Dir. , 2007, *Les lieux de savoir*, Albin Michel, Paris, p.737-760.

<sup>4</sup> On peut souligner que la réflexion sur les rapports entre musées et anthropologie est plus nourrie chez certains de nos voisins. Ainsi, en Italie, la revue AM, *Antropologia museale*, est un foyer de réflexion très dynamique. <http://www.amrivista.org/>.

manquées ; ce regard rétrospectif prend tout son sens dans la perspective des redéfinitions en cours.

### **Un constat : la fin du paradigme muséal**

La fermeture pratiquement simultanée des deux musées autour desquels s'est structurée la discipline en France, le Musée de l'Homme et le Musée des ATP, qui étaient tous deux des musées d'ethnologie, même s'ils n'en portaient pas le nom, marque non pas la mort de l'anthropologie, mais la fin d'un paradigme muséal qui a marqué plus fortement l'anthropologie en France qu'ailleurs. Ce paradigme n'est pas lié uniquement, comme on le dit parfois, à la focalisation sur les objets, mais définit une façon de pratiquer la discipline, ses objectifs et ses méthodes, qu'on peut résumer par le projet d'un inventaire encyclopédique du monde, réalisé par le biais d'une collecte systématique : c'est cette utopie que Griaule formulait comme étant de constituer les « Archives totales de l'humanité ».

Le Musée de l'Homme (comme le musée des ATP<sup>5</sup>) n'est pas conçu pour être d'abord un lieu d'exposition, mais avant tout un lieu d'accumulation et de stockage des données :

Objets, bien entendu, qui ont le même statut que les spécimens pour le Muséum. De ce point de vue, les collections ethnographiques sont l'équivalent des collections de squelettes du laboratoire d'Anthropologie (physique).

Mais aussi photographies, rassemblées dans la phototèque, et considérées comme des documents « objectifs » au même titre que les objets<sup>6</sup>, films, et observations, reportées sur des fiches, dont l'ensemble est censé donner une image exhaustive de la culture étudiée. Dans cette perspective, collecter des mythes ou des termes de parenté n'est pas fondamentalement différent du point de vue épistémologique, même si les opérations pratiques ne sont pas exactement les mêmes. Les missions de terrain sont donc vouées à la collecte de données ; la forme d'écriture qui correspond à ce modèle est celle de la monographie encyclopédique, dite « à tiroir », qui idéalement doit décrire par le menu les divers aspects d'une culture, qu'elle soit exotique ou régionale, depuis les outils utilisés aux façons de faire la cuisine, en passant par les croyances. Dans ce modèle hérité du musée d'histoire naturelle, on peut séparer les opérations théoriques et l'observation. On y retrouve en effet la hiérarchie des opérations héritées des sciences naturelles : d'abord collecter (ou décrire), puis classer (établir des

---

<sup>5</sup> Cf. M.Segalen, 2005.

<sup>6</sup> Cf. « Au-delà des clichés : la vie sociale des photographies anthropologiques », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°12 (2005/1), p.193-204.

typologies), et enfin établir des lois ou généraliser<sup>7</sup>. Les galeries publiques du musée présentaient les résultats de la Science de l'homme, proposant au visiteur un microcosme, un monde mis en ordre dans des vitrines transparentes et pédagogiques.

Le musée est donc alors au cœur du projet d'inventaire encyclopédique des cultures, peuples ou ethnies (comme on voudra), sur le modèle de l'inventaire des espèces de plantes ou de coléoptères. Le projet d'inventaire suppose deux conditions : d'une part, le nombre d'items à inventorier doit être fini (même s'il est considérable). Cela reste vrai aussi si on veut faire un inventaire raisonné des vases grecs à figures noires, ou des masques dogon. D'autre part, l'inventaire suppose la stabilité de ce que j'inventorie : si j'identifie une espèce de papillon, je n'ai pas à recommencer dix ans plus tard. Réaliser l'inventaire des cultures suppose donc à la fois qu'elles sont en nombre infini, et qu'elles sont fixées, au moins relativement.

### **De la collecte à l'interlocution et la traduction**

Or, ces présupposés, qui projetaient les conceptions héritées des naturalistes du XVIIIème siècle sur la diversité des façons d'habiter le monde, se sont progressivement dissous au cours du XXème siècle<sup>8</sup>. Pour aller vite, on pourrait dire que l'ethnographie s'est transformée en passant du modèle de la collecte, qui est celui des années 1930, et qui marque très fortement le Centre de Formation aux Recherches Ethnologiques créé par Leroi-Gourhan après-guerre<sup>9</sup>, au primat de l'interaction et de l'interlocution. Autrement dit, on passe du paradigme naturaliste, qui vise à décrire objectivement des modes de vie dans un milieu donné, au paradigme du traducteur, qui s'efforce de faire comprendre aux membres du monde auquel il appartient les façons de faire dont il a fait l'apprentissage en s'insérant dans un autre monde<sup>10</sup>. C'est effectivement cette capacité d'entrer dans des relations d'interaction et d'interlocution avec des hommes qui vivent dans des univers parfois très différents du sien qui font notre

---

<sup>7</sup> Cf. « Une petite armée de travailleurs auxiliaires : la division du travail et ses enjeux dans l'ethnologie française des années 1930 », *Cahiers du centre de recherche historique*, EHESS, n°36 2005. Cf. aussi dans le même numéro le témoignage passionnant d'André Burguière, « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité? ».

<sup>8</sup> Je n'évoque que pour mémoire les effets sur l'anthropologie des transformations des relations entre les groupes étudiés et les Etats, dont la décolonisation est un des aspects. Je renvoie à *Empires, Nations and Natives. Anthropology and State-making*, Duke University Press, 2005, (B.de L'Estoile, F. Neiburg et L. Sigaud, dir.). Voir aussi <http://revue-de-synthese.eu/2000-34.htm>.

<sup>9</sup> Su le CFRE et son rôle dans la formation de plusieurs générations d'ethnologues, cf. J. Gutwirth..*Gradhiva*, 2001.

<sup>10</sup> Ceci n'a rien de neuf. Malgré toutes les critiques auxquelles il a donné lieu, le texte de Clifford Geertz, « La description dense : l'interprétation des cultures » (1973), reste une vision très pénétrante de l'enquête ethnographique.

spécificité d'anthropologues par rapport à d'autres modes de connaissance<sup>11</sup>. L'expérience propre de l'anthropologue, c'est donc de passer d'un monde à l'autre. Quelque part, c'est aussi l'expérience de tous les migrants, mais elle devient pour nous un instrument de connaissance privilégié qui permet d'avoir accès à d'autres façons de construire l'expérience. L'historien lui aussi s'efforce de pratiquer un va et vient entre univers lointains, mais si l'on peut parler d'interlocution ou d'interaction dans son cas, c'est seulement de façon métaphorique, et la traduction qu'il réalise est à sens unique.

C'est ce mode de connaissance particulier qui fonde la revendication de l'anthropologue à parler des univers auxquels il a accès autrement que ne le font d'autres spécialistes. Je suis frappé quand j'entend par exemple des économistes du développement, par le décalage entre leurs discours et ce que j'observe sur le terrain. Si on prend par exemple le thème de la réforme agraire au Brésil, il existe une production considérable de discours, journalistiques, politiques, économiques, juridiques, etc. Or ceux-ci sont extrêmement abstraits par rapport à ce que peut être l'expérience des bénéficiaires sur une ancienne plantation de canne à sucre du Nordeste, telle qu'on y a accès par l'interlocution et l'interaction. Ce qui caractérise en effet le savoir ethnographique, c'est qu'il s'agit d'une connaissance acquise dans les relations personnelles. Cette dimension essentielle a été largement passée sous silence dans le cadre du paradigme naturaliste de la collecte, en particulier dans les expositions, qui adoptaient le ton d'un discours neutre et distant.

Mais si on ne veut pas que cela reste au niveau de l'expérience vécue passionnante, mais tellement forte qu'elle est ineffable, il faut la restituer, la traduire : pour ses pairs, à travers des travaux scientifiques, mais aussi pour un public plus large. Et c'est ici que les expositions, aux côtés des films ou des publications, peuvent jouer un rôle. Autrement dit, ce qui caractérise l'anthropologue, c'est bien sa double capacité de médiation et de mise en relation, sur le terrain et de retour chez lui.

### **Trois expositions**

A titre d'illustration, je voudrais rapidement évoquer la petite expérience que j'ai pu avoir dans ce domaine : j'ai été associé à divers titres à trois expositions à partir d'une enquête dans le monde des plantations de canne à sucre du Nordeste du Brésil: une à Paris, à l'Ecole

---

<sup>11</sup> Ce n'est pas là un privilège de l'anthropologie dite « exotique » (position bien sûr toute relative). Cf. sur ce point les réflexions d'André Béteille, « L'anthropologie chez soi : un point de vue indien », *Genèses*, Belin, n°67, 2007.

normale supérieure ; une au Musée National, à Rio de Janeiro ; une enfin au petit musée municipal de Rio Formoso, sur le terrain où je poursuis mon enquête.

L'exposition au Musée National, dans les locaux duquel se trouve le département d'anthropologie de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, —même s'il est très rare que les chercheurs s'intéressent au musée—, fut organisée par l'anthropologue brésilienne Lygia Sigaud, qui a commencé à travailler dans la région des plantations sucrière au début des années 1970. Réalisée avec des moyens importants, elle présentait des photographies, des films, des témoignages enregistrés, mais aussi, afin de donner au visiteur à comprendre la vie quotidienne dans les campements, des objets collectés parmi les occupants, reconstituant une cabane de campement avec sa bâche en plastique et les ustensiles du quotidien<sup>12</sup>.

L'exposition *Nous sommes devenus des personnes. Nouveaux visages du Nordeste brésilien*, réalisée en 2003 à Paris, en collaboration avec des enseignants et des élèves des Arts Déco, fut une expérience de traduction d'un propos dans l'espace<sup>13</sup>. En particulier, nous voulions à la fois mettre en scène un processus (plutôt qu'une culture) et rendre compte des pratiques de l'ethnographie (dans ce cas particulier une enquête collective s'appuyant sur une ethnographie de longue durée) : cette posture amenait à privilégier la « voix » de nos interlocuteurs, à travers des extraits nombreux d'entretien, qui avaient un statut aussi important que les photographies. Réaliser une exposition n'est pas seulement de l'ordre de la *diffusion* d'un savoir déjà présent auparavant, mais de l'ordre de la *création* : elle implique un effort de stylisation, pour être accessible à un public non spécialiste, mais est aussi l'occasion d'un progrès dans la connaissance et la compréhension, notamment dans la mesure où elle oblige à s'interroger sur le sens des photographies, qui ne sont plus seulement des « documents », mais sont elles-mêmes insérées dans les interactions que nous avons avec nos partenaires sur le terrain<sup>14</sup>.

C'est précisément pour cela qu'il m'a semblé important de réaliser (en novembre 2006) une exposition de photographies, sur le terrain, dans le petit musée de Rio Formoso, ouvert il y a quelques années, typique musée de soi. Très simple (elle consistait essentiellement en

---

<sup>12</sup> Du fait de l'éloignement géographique, ma contribution à cette exposition, au-delà des premières discussions sur les principes d'exposition, se limita à fournir des photographies ou des extraits d'entretien insérés dans une scénographie établie par mes collègues brésiliens. Voir le catalogue *Lonas e Bandeiras em Terras Pernambucanas* (Lygia Sigaud, 2004). Pour des images de l'exposition, voir le site <http://www.lonasebandeiras.com.br/fran/index.htm>.

<sup>13</sup> Voir le site <http://www.diffusion.ens.fr/bresil>. L'exposition a également été présentée en 2005 à l'Université de Dijon.

<sup>14</sup> De ce point de vue, on peut en effet espérer, comme l'ont souhaité plusieurs participants à la table-ronde, que la réalisation d'une exposition soit considérée comme une activité scientifique à part entière, et pas seulement

photographies de taille moyenne contrecollées sur carton noir), elle était importante symboliquement, du fait qu'elle valorisait l'image de soi de personnes le plus souvent victimes d'un fort mépris social. J'ai pu amener mes interlocuteurs privilégiés sur le terrain dans l'exposition, où ils se sont « reconnus » sur les photographies, commentant les attitudes et évoquant les absents. Même si l'idée « d'être au musée » leur paraissait bizarre, ils ressentaient aussi une certaine fierté. Au-delà de cette expérience modeste, le point essentiel me semble être pour les anthropologues l'exigence d'inventer des formes de restitution, auprès de ceux chez qui nous enquêtons, qui permet une éventuelle réappropriation de ce que nous avons produit<sup>15</sup>.

### **Conclusion : l'anthropologue comme passeur entre mondes dans les nouveaux musées**

Le Musée de l'Homme incarne en 1938 le triomphe de l'ethnologie, dont il est à la fois le symbole et l'instrument. Le temps où les ethnologues pouvaient revendiquer avec un certain succès le monopole du discours sur les objets des Autres est définitivement passé, qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse. Cela ne signifie pas pour autant que les anthropologues n'ont plus rien à faire dans les musées. C'est précisément dans la mesure où les musées des Autres hérités du passé deviendront progressivement des musées de la relation entre nous et les autres qu'on aura de plus en plus besoin des anthropologues<sup>16</sup>. Pas seulement en tant que spécialistes de la culture matérielle, capables d'identifier un bâton à fouir ou de dater tel masque par ses caractéristiques (même si ce savoir technique sur les objets est bien sûr important), mais aussi en tant que spécialistes non de l'altérité, mais des relations entre des personnes qui appartiennent à des mondes différents.

Autrement dit, s'il est impossible de revenir aux années 1930, où le musée constituait l'épine dorsale de l'ethnologie, les anthropologues doivent réinvestir le musée, à la fois en tant qu'il offre un terrain privilégié pour l'étude des représentations occidentales (c'est ce que fait l'anthropologie des musées), mais surtout comme un des lieux essentiels où se joue la compréhension du monde contemporain dans sa complexité.

---

comme de la « vulgarisation » elle-même considérée comme une pratique vulgaire par opposition aux tâches nobles.

<sup>15</sup> Cette restitution peut aussi prendre la forme du film ou de la photographie.

<sup>16</sup> En ce sens, le récit fait lors de la table ronde par Christian Coiffier, d'une récente mission sur son terrain dans le Sépik où il a pu identifier, grâce à un de ses descendants, l'homme dont l'expédition de la Korrigane avait rapporté un crâne dans les années 1930, et la façon dont cette relique conservée au Musée du quai Branly peut être mobilisée dans des revendications foncières contemporaines, est exemplaire de ce rôle de passeur entre mondes, qui peut aussi nourrir une muséographie originale.